

Il n'acheva pas : une balle l'avait frappé, et son sang rejaillit jusque sur Fabian, qui poussa des cris déchirants. Le Canadien n'eut que le temps de le presser sur son cœur dans une étreinte désespérée et d'achever, mais si bas, que l'enfant n'entendit qu'à peine la phrase qu'il avait commencée : " Que j'ai trouvée mourante près de toi."

Puis il perdit connaissance.

Quand il revint à lui, ce fut au milieu d'une cale infecte. Une soif ardente le dévorait. Il appela d'une voix affaiblie celui qui lui souriait chaque matin à son réveil ; mais personne ne répondit : Fabian n'était plus là. Le matelot était prisonnier, et ce fut dans un ponton qu'il eut à pleurer sur la perte de sa liberté, et sur celle de ce fils adoptif que lui avait envoyé la Providence.

Qu'était devenu Fabian ? c'est ce que l'histoire du Coureur des Bois nous apprendra. Toutefois, avant de passer du prologue au drame et de l'Europe à l'Amérique, il nous reste à compléter le récit des événements d'Élanchovi.

Ce ne fut que quelques jours après la disparition de la comtesse que des pêcheurs trouvèrent son corps inanimé au fond d'un canot abandonné sur la plage.

Le vieux Juan de Dios voila d'un crêpe noir les girouettes du château, dressa de ses mains une croix de bois à l'endroit où sa maîtresse avait été retrouvée. Mais, comme tout s'use dans ce monde, et s'use promptement, le vent marin n'avait pas encore rougi le crêpe noir, le flux de la mer n'avait pas encore verdi la croix de bois, que, malgré l'émotion causée dans le village par ce tragique événement, depuis longtemps déjà l'on n'en parlait plus.

CHAPITRE IV

DEUX HONNÊTES GENS

En 1830, l'État de Sonora, l'un des plus riches de ceux de la confédération du Mexique, pouvait, à bon droit, être regardé comme une des régions les moins explorées de cette portion de l'Amérique. La nature, cependant, a été prodigue à son égard. Le sol, à peine effleuré par la charrue, s'y couvre de deux moissons chaque année, et, dans beaucoup d'endroits, on peut recueillir à ciel ouvert l'or répandu à profusion sur cette terre féconde, qui rivalise sous ce rapport avec la Californie, aujourd'hui si vantée.

Ces avantages se rachètent, il est vrai, par quelques inconvénients. De vastes déserts, coupant çà et là les parties cultivées de la Sonora, y rendent les voyages difficiles et périlleux. Des nations d'Indiens belliqueux y sont encore en possession de plaines immenses où l'or est, dit-on, aussi abondant que le sable.

Nous pourrions citer beaucoup de fortunes considérables dont l'origine a été la découverte de quelque morceau d'or vierge, comme d'autres aussi qui ont pour base la richesse des moissons récoltées sur ce sol fertile.

Des gens qui n'ont pour toute autre industrie qu'une connaissance pratique de la métallurgie

s'avancent de temps à autre dans les déserts. Là, vivant de privations, exposés à mille dangers, ils exploitent à la hâte quelque mine d'argent à fleur de terre, ou s'occupent au lavage des sables aurifères ; puis, traqués, pris ou repoussés par les Indiens-Apaches, ils reviennent au sein des villes, en faisant mille récits merveilleux de trésors entrevus, mais inabordables, de mines d'une richesse prodigieuse, ou d'inépuisables gîtes d'or à la surface du sol.

Ces *gambusinos* (c'est ainsi qu'on les désigne), qui sont pour l'industrie minière ce que sont les pionniers américains pour l'agriculture et le commerce, entretiennent par leurs relations, dans lesquelles l'exagération à toujours plus de part que la réalité, le désir de la conquête et la soif de l'or. Quant aux Indiens, leur haine pour la race blanche, et non le désir de conserver des trésors dont ils ignorent le prix, leur fait seule repousser avec fureur ces envahissements progressifs.

La cupidité, stimulée par les récits des *gambusinos*, souvent aussi par la vue d'une heureuse et riche trouvaille faite dans le désert, s'allume à la voix de quelque aventurier hardi qui prêche une croisade. D'autres aventuriers, des fils de famille ruinés, des gens brouillés avec la justice, se joignent à lui ; une expédition s'organise. Mais, entreprise légèrement, ou témérairement conduite, elle échoue, et à peine, de ceux qui la composaient, en revient-il quelques-uns pour en raconter le désastreux résultat.

A l'époque où reprend le récit que je transcris, en 1830, c'est-à-dire vingt-deux ans après les événements que nous avons racontés, c'était d'une expédition semblable qu'il était question à Arispe, capitale de l'État de Sonora.

L'homme qui l'entreprenait était un étranger, un Espagnol arrivé depuis deux mois à peine, et qu'on connaissait sous le nom de don Estévan de Arechiza.

Ce personnage semblait avoir vécu jadis dans le pays, où cependant personne ne se rappelait l'avoir vu. Il devait être arrivé d'Europe avec un plan conçu à l'avance ; des connaissances topographiques d'une justesse irréprochable, des renseignements positifs sur les hommes et les choses prouvaient évidemment que la Sonora ne lui était pas étrangère et que son projet était depuis longtemps médité.

Il disposait sans doute aussi de ressources puissantes autant que mystérieuses ; car il menait un train festueux, tenait table ouverte, jouait gros jeu, prêtait de l'argent sans penser jamais à le réclamer, et personne ne pouvait dire à quelle source cachée il puisait pour faire face à cette vie de grand seigneur.

De temps à autre seulement, don Estévan de Arechiza faisait un court voyage, d'une semaine au plus ; puis il revenait sans qu'on sût où il avait été, car ses domestiques ne laissaient rien transpirer des actions de leur maître.

Quoi qu'il en soit, les grandes manières de l'Espagnol, sa générosité et ses largesses n'avaient pas tardé à lui procurer dans Arispe une rapide et puissante influence. Il en profitait pour organiser une expédition lointaine, dans un endroit où, pour ainsi dire, nul blanc n'avait jusqu'alors pénétré.